

Un lion en peluche

Nicolas Lévesque

Numéro 215, juillet–août 2007

Les masculinités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2007). Un lion en peluche. *Spirale*, (215), 12–13.

Un lion en peluche

par NICOLAS LÉVESQUE

Je trouvais étrange le fait d'être aussi volubile avec lui. Pourquoi réussissait-il à me faire parler plus qu'un autre? La séance suivante, je l'ai volontairement laissé un peu plus seul avec lui-même, tout en l'invitant à se laisser aller à ce qui se manifestait en lui : « *Si je me laisse aller, je vais vous faire passer par la fenêtre* », me dit-il le plus sérieusement du monde. Je compris alors la raison de mon verbiage! Pour lui, il était évident que l'association libre le mènerait tout droit au passage à l'acte violent, à une perte de contrôle destructrice. Il semblait impossible de s'échapper de cette impasse, l'impasse de sa vie psychique : il voulait se rapprocher, s'ouvrir, débarrasser son sac, mais il y avait un lion enragé à l'intérieur.

Il parlait peu et sa pensée était tout aussi immobilisée que sa parole. Il resta paralysé, inhibé, effrayé, pendant plusieurs semaines. Un lion, même imaginaire, ne cède pas sa place uniquement parce qu'on lui a demandé de le faire. Malgré moi, je recommençais à parler de plus en plus, peut-être même à avoir peur de lui, de son impulsivité, du lion en cage. C'est alors qu'au beau milieu d'une séance, tel un fauve, je bondis sur le dos du bref récit qu'il venait de laisser sortir. Il racontait avoir saisi de force son fils qui se bataillait féroce dans la ruelle avec un autre garçon ; il l'avait serré dans ses bras pour le calmer et le contrôler. Son fils fondit en larmes dans les bras de son père et ils restèrent ainsi de longs moments, bercés par un silence urbain, nourris par des pleurs de nouveaux-nés provenant d'une fenêtre inconnue, et tout de même un peu fiers de laisser — enfin, pour une bonne raison — refroidir le souper.

Il était lui-même ce fils enragé qui aurait tant aimé qu'un père vienne l'entourer de ses bras, accueillir son excès, lui offrir des limites, une enclave où s'abandonner, mais son père n'avait jamais été là, c'est-à-dire que même en sa présence, en chair et en os, il était toujours ailleurs, non disponible, sur le plan affectif — « *ça fait longtemps que son âme s'est envolée par la fenêtre* », disait parfois sa mère, d'un ton qui savait réunir la poésie et l'amertume.

En lui, une puissante résistance s'était levée devant la moindre possibilité d'un sentiment tendre envers un homme, envers les hommes en général. Aucun sentiment positif à l'endroit d'un homme ne devait passer la garde du lion ; il ne survivrait pas, croyait-il, au réveil du souvenir d'avoir tant désiré une hospitalité paternelle.

Malgré le temps, les séances, le travail du deuil et de l'analyse, le climat de peur demeurait présent et il nous fallut traverser ce nuage épais que représentait sa relation avec son père fantomatique avant de

faire face aux rayons aveuglants de ce qui sautait aux yeux tout en les brûlant : sa relation avec sa mère. (J'ai d'ailleurs souvent observé ce préjugé qui interprète d'emblée les problèmes d'un homme sous l'angle de la relation avec son père ; bien qu'il y ait là un rapport, en effet, déterminant, une certaine surenchère de cette prémisse semble soustraire la relation des hommes à leur mère à l'interprétation, comme pour mieux en préserver le tabou, voire le lien fantasmatique incestueux.) L'analyse d'un rêve, composé de deux courtes scènes, nous a permis de déjouer momentanément la garde du lion : « *Dans la première image, j'ai mal à la cheville, je ressens la douleur, je n'arrive pas à marcher, puis la scène change et je transporte ma blonde sur mes épaules.* » Il avait mentionné la semaine précédant le rêve que sa mère s'était foulé la cheville. En remarquant, dans ce rêve, qu'il prenait sur lui, en lui, la douleur de sa mère — et qu'il répétait la même chose en prenant toutes les inquiétudes de sa copine sur ses épaules —, il m'avoua qu'il s'agissait là précisément de la dynamique de leur relation depuis toujours. Anxieuse, seule, abandonnée, elle avait toujours inconsciemment déversé son insécurité sur son fils, qui aujourd'hui reconnaît ce sentiment d'avoir été littéralement « dévoré » par cet excès de mère en lui. « *Je ne ferai jamais vivre ça aux autres* », dira-t-il, lui qui parlait si peu, osait rarement s'affirmer ou affronter qui que ce soit, gardant tout en lui, comme pour protéger les autres, ne pas les envahir, les écraser, les anéantir, les manger tout rond.

Dans son cas, « être un homme » posait une question politique fondamentale qui lui paraissait insoluble : comment exister sans détruire l'autre? Comment peut-il y avoir deux personnes qui prennent de la place en même temps? Deux désirs peuvent-ils cohabiter ou l'un finit-il toujours par annuler l'autre? Il est intéressant de noter que la patiente qui venait souvent après lui se demandait comment « être une femme », exactement dans les mêmes termes. Peut-être que le sentiment de devenir une femme ou un homme en cache un autre, plus fondamental : l'impression d'exister au-delà du regard de l'autre, d'être capable de se centrer sur son propre désir, de prendre sa place sans trop de culpabilité, sans enlever à l'autre son existence singulière. « Être un homme » ou « être une femme », ce serait une impression psychique qui ne serait liée à aucune vérité, aucune essence, aucune ontologie ; il s'agirait d'une fiction nécessaire que le psychisme doit mettre en scène, comme si chacun devait trouver le moyen de se construire cette illusion d'identité sexuelle. Ce ne serait, en d'autres termes, qu'une façon de se situer par rapport aux repères symboliques qu'offre la culture — il n'y a en l'humain aucun instinct de vérité.

Parler aujourd'hui de l'homme et de la femme, c'est apprendre à jouer avec les mots, ces mots-là, ces catégories-là, ce legs de l'histoire imparfaite de l'humanité, car la déconstruction ne vise à former aucun au-delà qui serait l'au-delà des oppositions dialectiques, elle nous force à employer les éléments que nous avons sous la main, en les mélangeant, en les radicalisant, en donnant à voir les hiérarchies historiques et les fantasmes métaphysiques qui les habitent. Il faut bien manger, parler, aimer, vivre avec ce que nous avons, un langage endeuilé, toujours déjà en rupture avec les choses, et une métaphysique désuète qui donne tout de même encore tous les repères sans lesquels aucune pensée n'est possible, même celle qui la critique. L'héritage de la déconstruction ne commande pas de ne plus parler de l'homme et de la femme, mais bien de les soustraire à un naturalisme qui cherche à donner un fondement (biologique, métaphysique) à la domination historique de l'homme sur la femme ; il s'agit de les extraire d'une logique de la non-contradiction, du « ou bien ou bien », ne laissant aucune chance à tout élément qui se voudrait indivisible, purement masculin ou féminin. L'homme et la femme n'ont pas à être fidèles à un destin organique ou une convention sociale, ils sont toujours à venir, à inventer, à remettre au monde. À la décomposition des illusions de la vérité, de la réalité et de l'unité des origines sur

lesquelles se fondent les identités (sexuelles, collectives, etc.) ne succède aucun au-delà, aucun discours spécial qui prétendrait être exempt de toute illusion; l'avenir est plutôt de l'ordre de l'artifice, de la fiction et du jeu. Tel que le pensait Zarathoustra, l'esprit devenu chameau, puis lion, se transformera en enfant.

Il convient de revenir à l'homme en question, à la question de l'homme. Pour lui, « devenir un homme » signifiait devenir capable de mettre des limites aux autres, de ne pas toujours accueillir leur excès, de les laisser porter leurs fragilités tout en restant sensible à leur expérience; terminé, en somme, le temps où il était la proie des autres (de sa mère, en particulier), celui qui se laissait « bouffer » par leur appétit affectif. (Il fit, dans cette lancée, quelques rêves d'armures et de boucliers.)

Il se (me) protégeait, comme ceux qui s'empêchent de se passionner, sachant trop bien qu'ils détruisent toujours ce qu'ils aiment; il avait peur de lui-même, de sa sensibilité ravageuse, il avait peur comme sa mère qui avait peur de tout. J'avais attendu trop longtemps qu'il me parle, alors que tout se révélait à travers le scénario qu'il mettait en scène entre nous. Je compris qu'il essayait de me faire peur pour que je ressentisse ce qu'il ressentait, pour me faire vivre cette terreur infantile du petit garçon qu'il a été, qu'il était encore. Il attendait de moi ce qu'il ne parvenait pas à faire seul : se calmer, se sécuriser. Mon verbiage ne faisait que lui transmettre ma propre anxiété et certains de mes silences forcés l'avaient tout simplement abandonné, livré aux lions. Tout a basculé en lui, en moi, entre nous, lorsque je lui ai dit, calmement, sans rajouter d'explications ou de rationalisations, que ce que je voyais, dans ma tête, c'était un lion en peluche, qui produisait, parfois, la nuit, de drôles d'ombres sur le mur d'une chambre d'enfant.

Avec cette image en tête, je n'avais plus peur de lui, de moi, de nos séances, et c'est ce qu'il attendait depuis le début. C'est seulement à ce moment-là — quand je me suis calmé moi-même — qu'il m'avoua la raison pour laquelle il avait dû consulter un psy : il était aux prises avec l'obsession récurrente qu'il était, au fond, homosexuel. Il était terrorisé par les fantasmes qui l'envahissaient, les images qui lui venaient sans avertissement, les rêves érotiques; il perdait même le contrôle de son regard qui fixait parfois l'entrejambe des hommes. Il ressentait cela comme un corps étranger, lui qui avait toujours été attiré par les femmes

et épanoui dans sa sexualité avec elles. Mais persuadé inconsciemment qu'il était gai, il multipliait les efforts pour le cacher et prouver à tout le monde, hors de tout doute, que ce n'était pas le cas. Il avait d'ailleurs une identité masculine très stéréotypée et surcompensée. (Pourquoi, par exemple, me parlait-il de détails comme son penchant pour les vins tanniques, les cafés corsés, les sauces fortes, les mets très épicés, les viandes qu'il mangeait presque crues?)

Inutile d'expliquer qu'il ne fut pas facile pour lui de s'apercevoir qu'il avait peur que notre proximité favorise l'éclosion de son homosexualité — il avait rêvé une fois à moi et s'était absenté les deux séances suivantes. Le lecteur se demande peut-être secrètement si cet homme est « réellement » « devenu » homosexuel. Je ne le sais pas. L'analyse a pris fin (s'est inachevée...) lorsqu'il a cessé d'avoir peur de ce qui l'habitait, sous le signe d'une ouverture à l'imprévisible et à l'inconnu. Il n'avait plus peur de moi non plus, de mon affection, de la sienne, de notre proximité. Il reviendrait me voir s'il en ressentait le besoin. Il sait que je suis là, même dans la distance. Les obsessions et les compulsions avaient disparu. Il était plus calme, chaleureux et prêt à composer avec les destinées de sa vie intérieure et extérieure.

Il a dit, dans les derniers temps de son analyse : « C'est bizarre, plus j'assume mon côté féminin, plus je me sens comme un homme. » Il avait également pris ses distances avec sa mère qui songeait dorénavant à consulter elle-même un psy. Et puis cette phrase qui paraît anodine : « J'ai maintenant du plaisir à mélanger les aliments dans mon assiette. »

Aernout Mik, **Refraction**, 2004
Digital video on hard disk / video installation
Videostills
Photo : gracieuseté de l'artiste / Galerie Carlier Gebauer

